



## DES LOUPS ET DES HOMMES

La première fois qu'il s'étendit sur son divan, en janvier 1910, Sergueï Petrov exprima le désir que le professeur Freud voulût bien l'enculer, et commença ainsi à entrer dans l'Histoire. Conquis par ce patient si doué pour le transfert, le professeur entreprit en effet de l'immortaliser. Devenu sous la plume de Freud *l'Homme aux Loups*, c'est à coup sûr le plus célèbre, à part peut-être Madame Récamier, de tous ceux qui se soient jamais fait connaître en s'allongeant un jour sur un divan.

L'Homme aux Loups était, on s'en doute, un mec à problèmes. Un des casse-tête qu'il posa à Freud concerne ce que celui-ci appelait la *scène primordiale*. Tout ce qu'il lui racontait conduisait Freud à une conclusion : Sergueï avait dû, tout petit, vers l'âge de dix-huit mois peut-être, voir ses darons tirer un coup. La première rédaction de l'histoire donne en tout cas bien du fil à retordre à Freud qui tient à la réalité de sa scène primordiale. Comment, se dit-il en se grattant la tête, comment un si jeune enfant a-t-il pu enregistrer avec tant de précision les détails de cette scène, car aucun doute n'était permis : cette nuit-là, les Petrov avaient

## DES LOUPS ET DES HOMMES

bel et bien baisé *a tergo more ferarum*, écrit Freud en déployant la feuille de vigne du latin médical, en bon français on dirait simplement en levrette.

Quand il finit par publier cette histoire, quatre ans plus tard, Freud a résolu le problème, ouf, merci Aspro. A force que ses clients lui racontent la scène primordiale, et que ça se passe toujours pareil, ça l'a quand même intrigué, le père Freud. A croire que toute la bonne société viennoise, à la génération précédente du moins, ne baisait jamais que *more ferarum*, ce qui paraissait un peu bizarre pour des gens aussi instruits. Et puis un jour, en écrivant encore une fois (en latin) que les parents d'un de ses clients faisaient ça eux aussi *à la façon des bêtes*, Freud a dû avoir son Euréka. C'était simple, suffisait d'y penser.

Si la scène primordiale se jouait toujours dans cette position, c'est pas que les parents des névrosés en connaissent pas d'autres, c'est seulement qu'en général les gosses voyaient pas tellement les adultes faire l'amour, mais que par contre les chiens et autres bestiaux, y avait qu'à sortir un peu de chez soi pour en voir s'enfiler et les mouflets en concluaient logiquement que l'espèce humaine devait s'y prendre de la même façon, à cet âge on peut pas encore soupçonner tous les raffinements de la culture.

On en est toujours au même point ou presque. On a beau décrire aux petits chérubins comment sont faits leurs père et mère et que le papa, n'est-ce pas, vient du bout de son étamine déposer sa petite graine dans le pistil de la maman, c'est encore pas courant qu'on entre dans le détail de la chose et qu'on explique comment, en pratique et en trois dimensions, ça s'emmanche. Encore moins, bien sûr, qu'on leur montre.

Ça a l'air de rien comme ça, cette affaire. Les

enfants ont la vie devant eux pour apprendre, ils ont bien le temps de savoir et y a pas de quoi en faire un fromage.

Voire. C'est pas la question d'apprendre. La question, c'est que quand on est petit, c'est à ce moment-là que se met en place toute notre représentation de la vie et du monde, et ce que nous sommes, ce que je suis, enfin les grandes lignes, le schéma de base, l'infrastructure. Le reste, après, c'est du figlage, des retouches. Ce qui s'est mis en forme pendant les premières années de la vie, c'est du solide, du compact, pas facile d'y changer vraiment quelque chose une fois que ça a pris. Faut dire aussi que ce schéma de base, ce modèle du monde et de soi-même, ça se monte à un âge où on est pas tellement fortiche côté langage, ça demeure plutôt implicite, informulé, et ça reste difficilement accessible au raisonnement discursif



et à l'argumentation verbale. C'est du brut, de l'affectif, du viscéral, ça colle aux émotions élémentaires et aux réactions vitales, c'est branché sur des stéréotypes, des automatismes aveugles, des comportements programmés, des séquences d'idées reçues, toute une lourde mécanique qui s'ébranle par blocs, par grosses

masses, c'est ce qu'on appelle le libre arbitre, c'est la partie immergée de l'iceberg, de la vie quotidienne de monsieur Tout-le-monde.

Voyez avec les bêtes. Le mal qu'on se donne, c'est pas croyable, à nous démontrer que l'homme est pas une bête comme les autres, à monter en épingle ce qui peut bien le distinguer des autres animaux et à nous présenter ceux-ci, les pauvres, comme nos frères inférieurs. Que l'homme soit pas un animal comme les autres, c'est pas original, chaque espèce a ses caractères à elle, sa personnalité. Là où on charrie un peu, c'est de mettre d'un côté l'homme tout seul, et de l'autre toutes les autres espèces animales sans distinction : l'Homme opposé à l'Animal — entendez que l'homme n'est pas un animal, il ne peut que *faire* la bête et hop, passez muscade.

Alors, quand vous avez commencé à vous poser des questions, et qu'on vous a donné quelques indications théoriques sur la fabrication des petits enfants, et qu'un jour à la campagne, vous avez vu des chiens prendre leur pied dans quelque chemin creux, avec les gamins qui leur jetaient des cailloux et la fermière qui venait les séparer d'un seau d'eau bien ajusté, que vous avez gambagé là-dessus, que, dans votre candeur naïve, l'image qui a pris corps en vous c'est celle de votre chère maman faisant ça comme ses sœurs à quatre pattes, eh bien y a pas eu besoin de morale ni de sermons, ce qui s'est installé dans votre tête c'est d'emblée une certaine conception de l'amour : quelque chose de fondamentalement bas, vil, dégradant, qui doit être ennobli d'une façon ou d'une autre si on veut en faire une pratique vraiment humaine. La scène primordiale, ce point de fuite où se pose la vertigineuse question de mon origine, c'est aussi le nœud de désir et de refus où prend racine cette époustouflante tarte à la

## N'ÊTRE

crème idéologique : la dialectique de la nature et de la culture.

Le sexe n'est pas humain, il n'est jamais qu'animal. L'amour humain, c'est pas que le sexe, il y faut du sentiment, de la poésie, de l'*oblativité*, que sais-je ? Une garniture, une sauce suprême propre à civiliser cette instance bestiale, cette horde de forces sauvages que l'homme, pour être homme, doit savoir dompter et discipliner... Tout est en place pour vous faire accepter la hiérarchie : elle est déjà là, nécessaire, opportune, salvatrice, structurant vos premiers fantasmes sexuels, ceux précisément qui vont demeurer inconscients et vont vous agir votre vie durant : la bestialité de l'instinct s'oppose à la Raison comme le chaos social à l'Ordre capitaliste.

Et toute cette imagerie s'empare de votre corps, elle l'investit, le cadastre, le découpe, elle se le partage comme Pologne conquise, elle en fait une construction à étages, la bête au niveau du cul, l'homme sur les hauteurs, le chef branché sur la transcendance, les universaux, les valeurs en cours et l'ordre établi. Si un jour se trouvent menacés cet ordre, ces valeurs, toute cette fantasmagorie se met en branle, l'image aveugle de votre mère à quatre pattes commence à s'agiter au fond de son trou noir, pas possible de supporter des trucs pareils, vous voyez rouge, vous voilà prêt à sacrifier votre peau, à plus forte raison celle des autres, à la défense de l'Occident et de votre pavillon de banlieue.



Chapitres de « N'Être » de Roger Gentis, en pdf :

[« La Tangente »](#)

[« L'orgasme, Dieu et le fric »](#)

[« Des loups et des hommes »](#)

["Des loups, des corbeaux et des hommes"](#)

ROGER GENTIS  
N'ÊTRE  
DESSINS  
PHILIPPE BERTRAND  
FLAMMARION  
ISBN : 2-08-211502-X.  
© FLAMMARION, 1997